



# Pessoa comme personne<sup>1</sup>

COMMUNICATION DE JACQUES DE DECKER  
À LA SEANCE MENSUELLE DU 13 AVRIL 2019

Je me doutais un peu, en préparant une causerie sur Fernando Pessoa, que je ne me lançais pas dans une entreprise de tout repos. Mais mes inquiétudes étaient en-dessous de la vérité. Tant l'œuvre de Pessoa que sa personnalité posent des problèmes gigantesques. L'une par son immensité non encore entièrement répertoriée, l'autre par ses paradoxes infinis. Pessoa est irrésumable, rétif à la synthèse sommaire, il est un incroyable brouilleur de pistes, dont l'absolue immersion dans l'aventure littéraire est une sorte d'ascèse laïque. Il s'est ingénié, avec une science de l'écriture qui n'a pas d'équivalent en son siècle, à se fondre dans un labyrinthe sans fil d'Ariane qui exténue le téméraire qui s'y introduit. Mais en même temps, cette quête apparemment vaine est passionnante. Qui entre dans l'univers de Pessoa sait très vite qu'il n'en sortira jamais, mais ne s'en désole pas pour autant : les découvertes, les émerveillements, les effrois, les vertiges sont à la mesure de son ampleur. La question est plutôt : peut-on parler de Pessoa à ceux qui n'auraient pas encore franchi le seuil de ce palais des glaces ? Ou est-on comme ces initiés qui savent avant même qu'on le leur demande, que ce qu'ils ont vu n'est pas communicable ? Auquel cas, ce passionné d'occultisme qu'était Pessoa, ce défenseur des sociétés secrètes même devant l'arbitraire de la dictature aurait réussi à créer autour de lui-même et de son œuvre, une des plus étonnantes confréries qui soient.

---

<sup>1</sup> L'enregistrement filmé de cette communication est disponible sur la chaîne YouTube de l'Académie à cette adresse : <https://youtu.be/iCBXPAUgLtd>

## LA FIEVRE PESSOA

Car une fièvre Pessoa s'est emparée du monde littéraire. Si l'on tient le Portugal à part, on voit Pessoa susciter l'enthousiasme un peu partout : dans le monde anglo-saxon avec lequel il eut, de par sa biographie, des rapports privilégiés, en Allemagne, aux Pays-Bas, en Scandinavie, au Japon, en Amérique latine il compte ses adeptes, ses exégètes, ses épigones. En Italie, il est une idole, et a même son grand-prêtre, en la personne d'Antonio Tabucchi, le lauréat du prix Médicis étranger l'année même où Pierre Mertens remporta le Médicis français pour ses *Éblouissements*. Vous vous souvenez peut-être de ce moment de grâce au cours d'une émission d'*Apostrophes*, où il fut question, durant une bonne part de la conversation, d'un écrivain absent et dont, en plus, l'évocation n'était pas programmée : c'est de Pessoa que Tabucchi était parvenu à faire parler tout le monde, avec une compétence inégale mais une égale admiration. Dans un cadre voué le plus souvent à l'exaltation du moi, et à la célébration réciproque, cette incongruité a de quoi surprendre. Pessoa produit ce genre de dérèglement des convenances...

En France, la connaissance de Pessoa est ancienne. Elle remonte à la toute première traduction dont il fit l'objet, l'œuvre de Pierre Hourcade, qui avait été l'animateur du très dynamique Institut Français de Lisbonne dans les années trente-quarante, et le seul Français à avoir connu personnellement Pessoa. Hourcade a eu des disciples, d'Armand Guibert à Robert Bréchon ou à Patrick Quillier, qui sont les garants de la transmission de cette œuvre-gigogne dans le domaine français. Mais durant longtemps, ce travail a été discret, confidentiel, jusqu'à ce que, en 1988, qui correspondait avec le centenaire de la naissance de l'écrivain en 1888, on ait assisté à une véritable explosion éditoriale. Dans le même temps paraissaient chez Christian Bourgois, sous la direction de Robert Bréchon, les quatre premiers volumes d'un ensemble qui en compterait huit, et qui rend compte des grandes orientations de l'œuvre, et aux éditions de la Différence, sous la direction de Joaquim Vidal, ce Portugais de Paris qui déploie d'immenses efforts pour la divulgation de sa culture en France, sortait le premier tome des *Œuvres complètes* qui en comprendraient vingt.

C'est en lisant l'un des quatre tomes parus chez Bourgois que, pour ma part, j'ai eu le « choc Pessoa ». Il s'agit du *Livre de l'intranquillité*, que ses lecteurs, un peu partout dans le monde, sont en train de se passer comme un talisman. Au Portugal, cette parution provoqua une émotion immense. C'est que l'on n'en découvrit le

manuscrit que 47 ans après la mort de son auteur, dans cette arche de bois remplie à ras bords de papiers que l'on trouva dans son cabinet de travail après son décès, survenu, justement, à l'âge de 47 ans, en 1935. À la bibliothèque de Lisbonne où ces documents ont été transmis par la famille, on a fait l'inventaire des textes que cette malle contenait : on en a relevé plus de 24.000, de dimensions diverses, du simple poème aux six cents pages du *Livre de l'intranquillité* dans son entier. C'est dire qu'il y a là une matière pour les chercheurs et les linguistes sans équivalente.

Qu'est-ce que ce *Livre de l'intranquillité*, que l'on compte de plus en plus pour l'un des ouvrages clés de notre époque, à ranger auprès des œuvres de Joyce, Broch, Musil, Svevo, Kafka, Proust, Michaux au fronton de la littérature du XX<sup>e</sup> siècle ? Une manière de journal intime, que Pessoa tint durant vingt ans, sous forme de fragments, de notes éparses, de pensées, d'impressions et de réflexions, et qu'il attribua à un certain Bernardo Soares, employé comme il le fut lui-même dans un bureau de la *Baixa* de Lisbonne, ce quartier des affaires que le marquis de Pombal fit reconstruire entièrement après le tremblement de terre de 1755. En 1982, lorsqu'il fut révélé, ce *Livro do Desassossego*, a marqué définitivement la place majeure de Pessoa dans les lettres portugaises de ce siècle. Et cette affirmation, qui fut surtout perçue par les lettrés — le grand intellectuel portugais Eduardo Lourenço a écrit « depuis hier, la ville fabuleuse et quotidienne de Pessoa a changé » —, entraîna un renforcement inouï du prestige de Pessoa dans la population tout entière. Cela se traduit aussi bien par des manifestations officielles que par des attitudes ordinaires. En 1985, l'année du cinquantenaire de sa mort, la dépouille de l'écrivain, qui reposait au « Cimetière des Plaisirs » — ces choses-là ne s'inventent pas — fut transférée au Monastère des Hiéronymites, pour y rejoindre Vasco de Gama et Camões. Son effigie fut reproduite sur les billets de cent escudos, ce qui fait de Pessoa l'écrivain moderne le plus « manipulé » au monde, et lui qui était si rétif à la reproduction de son image — on ne le voit, sur les photos, que dans une attitude boudeuse ou l'air indigné de celui dont on a troublé l'anonymat — est partout : sur les fresques murales, en enseigne de restaurant, réduit à un logo que la simplicité des signes réunis de son chapeau à large bord, ses lunettes, sa moustache noire et son nœud papillon ont favorisé. Pour ne pas parler des libraires de Lisbonne ou de Porto qui, lassés que l'on vienne de tous les pays leur demander ce qu'ils ont de ou sur Pessoa, ont tout simplement prévu un

département Pessoa dans leur boutique, où les *aficionados* peuvent fouiller à leur aise...

#### UNE FABULEUSE QUADRIPARTITE

À travers ces notes jetées au hasard, vous avez peut-être vu se profiler un personnage étrange. Vous n'en savez rien encore, rassurez-vous. Le touriste qui visite aujourd'hui le Monastère des Hiéronymites, ce témoignage demeuré en partie intact de la grandeur du Portugal des *Descobridores*, parce qu'il ne fut pas édifié à Lisbonne même, mais à Belém, plus bas le long du Tage, et échappa ainsi à la catastrophe de 1755, découvrira, dans le superbe cloître du XVI<sup>e</sup> siècle, la stèle moderne consacrée à Pessoa. Il y verra gravés dans le marbre rose des vers de trois poètes, Alberto Caeiro, Alvaro de Campos et Ricardo Reis. Ce ne sont pas trois confrères qui rendent à cet endroit hommage à l'un des leurs. Ce sont trois personnes sous l'identité desquelles Pessoa a vécu, trois de ses fameux hétéronymes qu'il se créa de son vivant, et dont il s'ingénia longtemps à faire croire aux existences séparées. Ce sont, en tout cas, trois poètes majeurs de la littérature portugaise de ce siècle. Trois individualités contrastées, trois « tempéraments » distincts, trois esthétiques opposées, qui eurent d'ailleurs, dans le cadre des revues auxquelles Pessoa collabora, qu'il anima quelquefois, des querelles, des polémiques entre elles. Cette démultiplication stupéfiante est ce qui frappe le plus le grand public aujourd'hui, et continuera sans doute à valoir à Pessoa sa légende. C'est qu'elle est de l'ordre du mystère métaphysique selon les uns, comme la Sainte Trinité, du mythe pur selon les autres, Caeiro, Campos, Pessoa lui-même et Reis apparaissant comme quatre mousquetaires de la plume qui, comme les bretteurs de Dumas étaient trois plus un, le quatrième dans ce cas-ci, le d'Artagnan du lot, étant celui qui aurait suscité les trois autres...

Le « cas » Pessoa, celui qu'illustre cette scission du moi, ne cesse d'alimenter les commentaires à son sujet. De ceux qui y voient le signe le plus évident de son génie à ceux qui l'interprètent comme une supercherie, on pourrait aligner toute la gamme interprétative, où les données psychologiques et psychanalytiques interviennent pour une grande part, bien sûr. Pessoa voulut-il fuir sa difficulté d'être dans une atomisation de personnalité, embrasser, de façon mégalomane, plusieurs destins, brouiller les pistes de ses contemporains, lancer un défi à la postérité, pousser à son comble le « mentir-vrai » que comporte toute démarche littéraire ? Il ne s'est pas

vraiment expliqué là-dessus. Il a donné des indices tout au plus, révélé qu'il s'inventait des doubles dès son enfance, reconnu qu'à l'adolescence il s'envoyait à lui-même des lettres sous des noms d'emprunt, et, surtout, révélé à la fin de sa vie, à l'un de ses admirateurs, Casais Monteiro, l'apparition fulgurante de ses hétéronymes, ce jour qu'il a appelé « triomphal » du 8 mars 1914, au cours duquel il écrit d'une traite les poèmes du *Gardeur de troupeaux* d'Alberto Caeiro, mais où surgirent aussi ses autres *alter ego*. La lettre qu'il écrit à Monteiro, sorte de déposition qu'il fit dans les derniers jours de sa vie, est le document de base de la connaissance de Pessoa, et les chercheurs lui ont déjà consacré des tonnes de tentatives d'élucidations.

Ce passage aux aveux ne signifie pas qu'à cette époque, les lecteurs de Pessoa ne savaient pas qu'il était aussi les trois autres. La preuve en est que dans un magazine de l'époque, qui voulait donner une idée à ses lecteurs de l'avant-garde portugaise de l'époque, on reproduisit, auprès de Sá-Carneiro, l'un des amis les plus proches de Pessoa, et d'Almada Negreiros, cette autre figure majeure de l'art portugais de ce siècle, aussi grand peintre qu'écrivain, tout simplement quatre photos de Pessoa pour désigner les quatre poètes, également considérés déjà à ce moment, qu'étaient Pessoa lui-même, Caeiro, Campos et Reis. La lettre, qui rend compte d'une illumination, d'un éblouissement, est à rapprocher de ces grands moments de conversion, de révélation à soi qu'ont évoqué certains poètes : songeons à Rimbaud, à Claudel, à Valéry... Elle est le récit de la mise en scène d'une mutation de l'être. Et chez Pessoa en particulier, la part théâtrale est essentielle, car s'il n'inventa pas de personnages à proprement parler, si on ne lui doit l'équivalent ni d'un Léopold Bloom ni d'un baron de Charlus — à moins que l'on n'assimile le Bernardo Soares du *Livre de l'intranquillité* à un personnage, mais il est avant tout le scripteur du livre en question —, il est l'auteur d'une comédie à proprement parler littéraire, une scène sur laquelle des créateurs se différencient et s'opposent, une polyphonie assumée par des voix auxquelles il a attribué chaque fois une identité en bonne et due forme.

Caeiro, que Pessoa, qui allait jusqu'à établir le schéma astral de ses hétéronymes, fait naître dix mois après lui, le 16 avril 1889, alors que Ricardo Reis naît, lui, dix mois avant lui, est celui qui, dans toute cette galaxie poétique, joue le rôle du maître, de la référence vis-à-vis de laquelle on s'incline (ce sera le cas de Pessoa lui-même) ou à laquelle on s'oppose (c'est le sens des polémiques entre Caeiro et Alvaro de Campos). Caeiro, c'est un peu, dans cet ensemble, la basse continue, à la fois sur le

plan de la forme et de l'inspiration : refus de toute extrapolation, sorte de littéralité absolue, exprimée dans un style qui confine à la prose.

À tous égards, on sent la production de Caeiro comme une mise à plat, une forme de « degré zéro de l'écriture » comme disait Barthes. Caeiro, c'est le rêve édénique d'une communion sans ambiguïtés avec la nature (on sent très nettement la filiation à l'égard de Walt Whitman, qui avait fort impressionné Pessoa), ses textes reflètent une perception évidente, transparente d'un réel sans mystère qui est aux antipodes de l'attitude foncière de Pessoa lui-même. Avec Caeiro, il s'est inventé un contraire, il a donné libre cours à la nostalgie d'un « être au monde » dont il n'a jamais été capable. Caeiro, dans sa simplicité volontariste, est peut-être le plus élaboré, le plus forcé des hétéronymes de Pessoa. C'est un paradoxe, mais ce n'est pas le seul auquel il nous confronte. Pessoa va jusqu'à dire de Caeiro qu'il a été le « seul poète entièrement sincère » : on rejoint les faux aveux de spontanéité d'un Gide, qui prétendait que lui étaient venues comme de soi sous la plume des pages auxquelles il avait longuement œuvré.

Au prosaïsme, au matérialisme de Caeiro, s'oppose le traditionalisme esthétisant de Ricardo Reis. Sa vision du monde ne se distingue pas fondamentalement de celle de l'auteur du *Gardeur de troupeaux* : tous deux participent de l'aspiration, de la part de Pessoa, très marqué par le puritanisme victorien de son enfance, à un sensualisme qui lui fut étranger toute sa vie durant. Chez Reis, cette sensualité rejoint les poètes anacréontiques, les odes de Catulle et d'Horace, et adopte une forme beaucoup plus étudiée, plus conforme à la rhétorique classique, où la mythologie prend une large place... Comme le fait remarquer Robert Bréchon, ces deux identités ne sont, malgré le probable vœu de l'instigateur de ce jeu de rôles, comme aurait dit Jean Muno, pas séparables de Pessoa lui-même. « Chez Caeiro et Reis », dit-il, « le corps, même s'il lui arrive d'être nommé, est absent ; et la conscience de soi est omniprésente. (...) Le gardeur de troupeaux célèbre ses noces avec la terre, mais la scène véritable se situe toujours dans l'esprit ». D'autre part, il fait remarquer également que « si Reis, de son côté, exprime la hautaine sérénité d'un stoïcien épicurien, donc doublement détaché, elle est crispée par une angoisse latente qui est celle de Pessoa ». En 1915, année de la maturité littéraire, il congédie ces deux hétéronymes. Il fait mourir Caeiro, comme Conan Doyle précipita Sherlock Holmes du haut d'une falaise, et il exile Reis au Mexique pour des raisons politiques : ses opinions monarchistes lui auraient valu

quelques ennuis avec la République récemment installée. Il poussera le jeu jusqu'à exhumer des écrits posthumes de Caeiro par la suite ...

Les deux infra-Pessoas auront, tout compte fait, fait long feu...

#### LES ULTRA-PESSOAS

Si je parle d'infra-Pessoas, c'est qu'il faut à mon sens reconnaître que ni l'un ni l'autre ne sont des poètes — pour autant, j'y insiste, que l'on accepte d'accréditer leur existence « autonome » — de niveau comparable à celui de Pessoa. On a presque l'impression qu'ils n'existent que pour figurer dans un *dramatis personae* pirandellien, et qu'ils permettent à leur père spirituel de s'essayer dans des gammes dont il savait qu'il ne les maîtrisait pas comme il l'aurait souhaité. Il n'en va pas de même avec Alvaro de Campos, qui me paraît, lui, en revanche, un ultra-Pessoa, une personnalité débridée où Pessoa est réellement parvenu à déjouer ses raideurs et ses inhibitions, où il s'est complètement débondé, au point que Campos doit être considéré comme une des figures de proue du futurisme, mouvement que Pessoa a bien connu (le *Manifeste* de Marinetti a paru dans la presse portugaise, comme il avait paru dans le *Figaro*), mais aussi de l'expressionnisme ou de ce que l'on appelle, en littérature espagnole, l'ultraïsme, justement.

Dans les odes échevelées d'Alvaro de Campos, Pessoa donne libre cours à ses fantasmes transsexuels et sadomasochistes, s'imagine vivant d'improbables aventures — on sent la filiation avec *Le bateau ivre*, l'influence de Cendrars et du Barnabooth de Valéry Larbaud, ce grand amoureux du Portugal. Commentant Campos, Pessoa y voyait la plus hystérique de toutes ses personnalités, la plus cyclothymique aussi, parce qu'elle passe de phases de dilatation démentielle du moi à des replis mélancoliques sur soi, sur l'enfance perdue comme un paradis interdit.

Mélancolie ? Ce n'est pas le mot qu'il faut employer à propos d'un écrivain portugais, pas plus que la nostalgie, ou le spleen, mais la *saudade*, cette ineffable tristesse faite du souvenir de lointaines terres, de l'attente des femmes de marins, de la lucidité douloureuse devant la tombée du jour, la chute du soleil dans l'océan, et la vie qui file comme un fleuve ou un bas. De ce sentiment national, en quelque sorte, Pessoa a écrit le chef d'œuvre, avec son *Livre de l'intranquillité*, qui pousse cet état d'âme à son comble, qui le décortique comme un entomologiste dissèque un insecte, qui l'exaspère comme le blessé gratte sa plaie pour la faire saigner à nouveau.

On perçoit d'emblée combien ce texte, révélé avec un demi-siècle de retard (Pessoa n'en avait fait paraître que quatre pages dans une revue), est proche de nous, nous parle avec une terrible acuité. C'est l'homme moderne, dans sa solitude, sa science inutile, sa stérilité, son abandon de Dieu et de l'innocence, que Pessoa scrute et sonde là, avec un luxe de détails, une précision cruelle dans l'analyse qui sont sans équivalents dans les lettres modernes. On comprend que toute une nation, arrachée depuis peu à l'obscurantisme de la dictature, ait proclamé hautement le génie de celui qui avait, avec tant de précision, radiographié son âme.

Mais si Pessoa est considéré aujourd'hui comme l'égal de Camões — Pessoa lui-même avait annoncé, à l'aube de sa carrière, l'émergence d'un supra-Camões, à travers lequel il se désignait évidemment lui-même, avec le culot insensé dont il pouvait faire preuve lorsqu'il énonçait ses droits à la postérité, qui l'a effectivement exaucé —, c'est aussi pour le seul recueil qu'il publia de son vivant, un an avant sa mort, en 1934. Le *Message*, c'est exactement le contraire des *Lusiades* : ici pas de lyrisme déferlant à propos de hauts faits d'armes et de voyages au bout littéral du monde connu. Des vers compacts, cryptiques, imprégnés d'occultisme, qui déclinent toutes les gloses possibles autour du blason portugais, et révèlent le vrai sens des légendes qui tissent l'histoire du Portugal. Tous les petits Portugais, pour autant qu'ils soient allés à l'école, en connaissent par cœur le poème liminaire et leurs instituteurs s'en servent pour leur donner confiance dans le rôle que leur pays est appelé à jouer au sein de l'Europe.

Comment ne pas citer, en parlant de ce recueil, une évocation d'Ulysse qui est une forme d'autoportrait. Ulysse aurait, selon la légende, fondé Lisbonne en y accostant au cours de son périple : Pessoa saisit l'occasion pour faire un éloge du mythe, et justifier sa propre démarche artistique, son propre effacement dans le siècle aussi, pour resurgir sous forme de rêve collectif, ce qui lui est effectivement advenu.

Et comment ne pas mettre en lumière un autre poème qui à lui seul mériterait un exposé pour en commenter toutes les implications, cette évocation du Roi Sébastien, disparu au cours d'une opération militaire incertaine au Maroc, et qui est resté, dans la mythologie portugaise, ce roi caché, celui qui pourrait revenir, tel le Messie, et restaurer l'Empire. Ce personnage emblématique, que Camões désignait comme le « Capitaine de Dieu », est une sorte de double pour Pessoa, comme Louis

Il de Bavière, autre roi vierge qui se perdit dans les songes, comme Sébastien disparut dans les sables...

Nous arrivons au terme de cette causerie, et je m'aperçois de tout ce dont je ne vous ai pas parlé, à commencer par la vie même de Pessoa, son séjour en Afrique du Sud durant son enfance, les circonstances qui auraient pu faire de lui un écrivain anglais, sa vie de petit employé dans la *Baixa* de Lisbonne, comme son hétéronyme Bernardo Soares, son rôle politique qui lui fit à la fois faire l'éloge de la dictature militaire et dénoncer Salazar, sa passion pour les Rose-Croix et sa fidélité au restaurant sous les arcades de la place du Commerce. Il y aurait tant de choses à vous dire de Pessoa, y compris que sous le nom d'Alexander Search, il fit, en anglais, à 18 ans, un pastiche de Poe et que ses derniers mots furent « I know not what tomorrow shall bring ». Je ne vous ai rien dit de la revue *Orpheu*, qu'il a animée, de ses amitiés littéraires, de sa singulière idylle avec Ophélia Queiros, de son *Faust*, avec lequel il se colleta toute sa vie.

Je ne vous ai rien dit de Pessoa, cet auteur dont le nom, en portugais, veut dire personne...

Copyright © 2019 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Pour citer cette communication :**

Jacques De Decker, *Pessoa comme personne [en ligne]*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2019. Disponible sur : <[www.arllfb.be](http://www.arllfb.be)>